

sous la pression de l'un des courants : il se heurtait alors à l'indifférence, voire à l'hostilité de ses autres composantes et à l'incapacité de la direction du parti à centraliser son activité. Très vite, sections et fédérations firent ce qu'elles voulaient. La plus éclatante démonstration de cette mosaïque fut sans contexte les élections municipales de 1970 : une fois rompues les négociations avec le P.C.F., le parti dans son ensemble prit à peu près toutes les positions possibles : listes communes avec les révolutionnaires (Paris et Région parisienne), P.S.U. seul (Rhône et Nord), Union de la gauche classique (Côtes-du-Nord, Gard), Union de la gauche non communiste (Drôme, Isère), boycott (Bouches-du-Rhône). A terme, cette situation devait entraîner un grand nombre de sections et de fédérations à théoriser le localisme et le willayisme. C'est le secrétaire de la Fédération de la Haute-Garonne qui s'étonnait, lors d'une réunion de la D.P.N. que l'on critique le Bureau national « alors qu'il nous laissait faire absolument ce que l'on voulait chez nous ».

Cette situation ne gênait guère Rocard — qui n'avait pas encore les moyens de lancer une offensive majoritaire. Elle lui permettait au contraire, de magnifiques numéros contre le monolithisme, pour la diversité, le tout sur le thème : « Voyez comme on est démocratique chez nous. »

Faute de clarification et d'orientation politique, la « gauche » de la direction était bien incapable de maîtriser ce qu'il pouvait y avoir de réel dans la radicalisation d'une partie des militants. Celle-ci, non maîtrisée, prit des visages extrêmement divers, fortement teintés d'ouvriérisme et de spontanéisme. Et, pour cette radicalisation, la « gauche » de la direction choisit alors de prendre appui sur le populisme au lieu de le combattre. Ainsi pu naître la « Gauche révolutionnaire » dont le maoïsme ne s'affichait guère, au départ puis le « courant 5 » curieux mélange de sensibilité populiste et d'intérêts bureaucratiques. Mais en choisissant aussi de flatter de manière ultra-démagogique les pires travers des couches sociales-chrétiennes, (basisme, refus d'un parti centralisé, mépris des débats « théoriques », glorification des « luttes » et du « concret ») la gauche de la direction allait au-devant de sa perte. Elle bénéficiait d'un certain crédit tant qu'elle glorifiait les luttes à la base et encourageait toutes les velléités d'autonomie des secteurs et fédérations. Mais elle ne réussit évidemment pas à capitaliser ces sympathies au profit d'une bataille centralisée contre Rocard. Rocard lui-même pouvait en effet manier très allégrement le langage populiste. Et la base du texte 5 ne voyait clairement ni les divergences politiques, ni même l'enjeu que représentant la conquête de la direction (puisque l'on leur avait enseigné que tout se passait à la base). Elle eut tendance à ne voir dans l'affrontement que manœuvres bureaucratiques (en quoi elle n'avait pas totalement tort) et toutes les entreprises de « dépolitisation » du

texte 5 se retournèrent contre lui, des A.O.P. à la motion préjudicielle du Congrès de Lille qui prévoyait que l'on ne débattre pas à partir des textes d'orientation.

Ce fut la débâcle : les tenants du texte 5, qui se voyaient encore majoritaires huit jour avant le Congrès, recueillirent à peine 20 % des mandats. Toute une partie de leur base vota massivement pour Rocard, parce que Rocard, c'était le parti, parce que Rocard, c'était quand même plus sécurisant et que jamais on n'avait tenté de les préparer politiquement à cet affrontement. Quant au courant marxiste-révolutionnaire, il ne joua au congrès de Lille qu'un rôle tout à fait secondaire. Il ne devait d'ailleurs se constituer qu'au lendemain de la victoire plébiscitaire de Michel Rocard*.

* Extraits de la brochure : *Des militants du P.S.U. rejoignent la Ligue Communiste. Pourquoi? Un bilan du P.S.U.*, Paris, 1973, par D. HUÉ, J. KERGOAT, C. LEUCATTE...